Réception de La paix des ruches, de Alice Rivaz

Autor(en): **Praz, Anne-Françoise / Rivaz, Alice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[94] (2006)**

Heft 1499

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-282956

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

créer des personnages de femmes ordinaires qui échappent à l'alternative traditionnelle de l'héroïne abjecte ou grandiose, ce qui montre bien la difficulté pour les femmes de s'approprier la littérature et de créer du neuf à partir de leur posture d'énonciation. Ce n'est donc pas un hasard si, pour exister en tant qu'écrivaine, Catherine Colomb inaugure sa carrière par un roman, *Pile ou face*, dans lequel elle démolit à coups d'humour noir le mythe de l'Amour avec un grand A, et par là l'idée même du couple hétérosexuel. C'est en fait à l'aliénation des femmes qu'elle s'attaque. Il est d'ailleurs intéressant de noter que lorsque ses œuvres complètes ont été publiées il y a dix ans, les éditeurs ont hésité à inclure ce roman, y voyant comme une erreur de jeunesse non représentative, alors qu'il s'agit en fait de l'acte fondateur de son œuvre.

L'émilie: Qu'en est-il aujourd'hui ? Peut-on dire que le monde littéraire romand a fait une place aux femmes ?

V.C.: Les femmes restent encore largement minorisées. Cela se voit notamment à leur sous-représentation dans l'attribution de prix littéraires et dans le faible nombre de comptes-rendus qui leur sont consacrés dans la presse. Et comme l'a fait remarquer Monique Laederach, les écrivaines d'ici souffrent d'une double exclusion, en tant que femmes et en tant que romandes, c'est-à-dire à la fois par rapport aux hommes et au champ littéraire français. Elle-même d'ailleurs cherche à retourner dans son œuvre poétique certains mythes centraux - notamment les couples mythiques comme Orphée et Eurydice, Eros et Psyché, Pygmalion et sa créature - dans la construction symbolique du genre et qui continuent à structurer les imaginaires littéraires. Mais si quelques écrivaines comme elle ou encore Anne-Lise Grobéty ou Sylviane Dupuis ont continué à questionner la place particulière des femmes dans la littérature, soulever cette question devient aujourd'hui de plus en plus difficile. C'est ce que dit Geneviève Brisac lorsqu'elle souligne l'impossibilité de l'évoquer sous peine de se condamner au point de vue communautariste qui ferait des femmes un groupe à part et qui serait incompatible avec l'Universalité que la Littérature est censée incarner. Cela est un enjeu très spécifique au monde littéraire et politique français, mais qui exerce une forte attraction sur la littérature romande. On le voit bien avec le cas d'écrivaines qui sont bien reconnues et intégrées chez les éditeurs français, comme Agota Kristof, qui se distancient radicalement de ce type de questionnement. Pourtant la question du genre n'est pas dépassée en littérature, loin de là : on n'a pas atteint le moment où les femmes n'auraient plus à se poser cette question. Or, cette démarche implique qu'on désacralise la littérature, alors qu'on est encore très attaché une idée romantique de la littérature, comme si elle n'était pas traversée par des rapports de pouvoir et des intérêts particuliers.

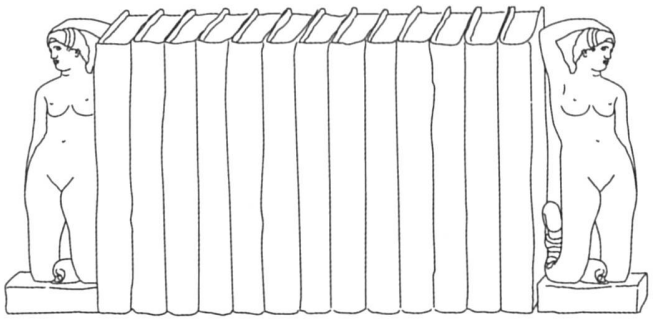
L'émilie: Quelles pourraient être les pistes à suivre pour rendre plus visible l'écriture féminine ?

V.C.: Je pense qu'on pourrait par exemple se tourner vers le monde anglo-saxon, qui a fait l'effort de rechercher des textes écrits par des femmes, de constituer des anthologies pour que leurs œuvres soient transmises au public et aux générations futures.

Réception de *La paix des ruches*, de Alice Rivaz

Anne-Françoise Praz

A la parution du roman d'Alice Rivaz, *La Paix des ruches*, le journal romand *Servir* lance un sondage : Mme Bornand, l'épouse déçue mise en scène dans le roman, est-elle «caractéristique de l'éternel conflit entre les hommes et les femmes et ce conflit ne serait-il pas particulièrement aigu dans notre pays ?» Les réponses sont publiées le 15 juillet et le 5 août 1948, sous le titre «*Psychologie de l'amour en Suisse*». Toutefois, à lire la douzaine de lettres publiées, plusieurs lectrices dépassent la lecture «psychologique» pour mettre en évidence les rapports de pouvoir, et la conclusion du journal confirme cette approche: «Plusieurs de nos correspondantes notent que la femme suisse a le sentiment d'être inférieure à l'homme.»



A l'exception d'un témoignage affirmant que les difficultés du mariage sont bien inférieures aux «larges compensations» qu'il procure, les lectrices reconnaissent que le roman décrit bien leurs frustrations d'épouses. Certaines incriminent «l'égoïsme», le «manque d'égards» ou de «galanterie» des maris suisses, défauts moins répandus chez les maris étrangers (!). Le problème résiderait surtout dans l'incapacité des époux à supporter toute velléité d'indépendance chez leurs femmes. Si pour l'une ou l'autre lectrice une réforme radicale de l'institution du mariage ou de l'éducation des garçons s'impose, pour d'autres il s'agit encore et toujours d'exhorter les femmes à se montrer plus aimantes, plus intelligentes et plus résolues pour faire valoir leur opinion au sein du couple.

Selon les réponses des hommes, l'héroïne du roman manque singulièrement d'imagination, de volonté ou de ressources, et un lecteur va même jusqu'à «conseiller le suicide à toutes les femmes semblables, car il faut en être une bonne fois débarrassé» ! Un «homme de science» et mari indigné détaille les défauts de cette «Madame Bovary à l'échelle romande», qu'il généralise à «nos adorables compagnes» : «Je crois qu'il arrive très souvent au mari de souffrir du désert intellectuel d'en face (...) Pour nos charmantes compagnes, l'amour est avant tout une monstrueuse hypertrophie du moi (...) le tout se mêle à une sentimentalité aussi poisseuse que déplacée, qui provient de cette affreuse littérature féminine.»